



En lien avec l'article de Mireille Gansel, publié ce mardi 29 janvier 2019, voici quatre sonnets choisis par elle dans le livre d'Albrecht Haushofer

XX  
BEETHOVEN

À seize ans, j'encourus un blâme  
Car au lieu de répéter avec précision  
Les triolets palpitants de l'opus deux,  
J'osai m'attaquer sans attendre à l'opus cent onze.

La grande artiste aux cheveux blancs qui m'enseignait cet art  
Me laissa jouer, hocha seulement la tête et dit pensivement :  
« L'homme qui a écrit cette musique était sourd.  
Tu ne le comprendras que dans quelques années. »

Elle eut un silence. « Le jour où ton cœur, même brisé,  
Continuera de battre, et devra continuer de battre. »  
Ses grands yeux étaient pleins de bonté.

Elle s'assit. Le son du piano s'éleva.  
Souvent, ces jours-ci, me revient à l'esprit  
La manière dont alors elle joua, la musicienne disparue.

XX  
BEETHOVEN

Mit sechzehn Jahren ward ich wohl verklagt,  
Dass ich, anstatt die pochenden Triolen  
Von Opus Zwei genau zu wiederholen,  
Mich schon an Opus Hundertelf gewagt.

Die Meisterin der Kunst in weissen Haaren,  
Sie liess mich spielen, nickte nur und sann:  
« Der so geschrieben, war ein tauber Mann.  
Verstehen wirst Dus erst in späten Jahren. »

Sie schwieg. « Wenn Dir einmal das Herz gesprungen,  
Und weiterschlägt, und weiterschlagen soll. »  
Ihr grosses Auge war von Güte voll.

Sie setzte sich. Der Flügel hat geklungen.  
In diesen Tagen ist mir oft im Sinn  
Dies eine Spiel der toten Meisterin.

\*\*\*

XXX

## MÈRE

Je te vois à la lumière d'une chandelle,  
Debout dans l'encadrement d'une porte obscure.  
Tu sens le vent froid venu des montagnes.  
Mère, tu as froid. Mais tu ne bats pas en retraite.

Tu me regardes m'enfuir dans la nuit, à la faveur  
De l'incertain délai que m'accorde un sombre destin,  
Avec un sourire qui n'est que larmes,  
Avec une douleur que nulle assurance ne console.

Je te vois dans la lumière de ton amour,  
Debout avec tes cheveux blancs qui tremblent.  
Tu sens le grand vent froid et obscur —

Et lentement, lentement ton visage s'incline.  
La lueur de ta chandelle au loin brille encore —  
Tu as froid, mère... Mère, retourne à l'abri...

## XXX

### MUTTER

Ich sehe Dich in einer Kerze Licht  
Im Rahmen einer dunklen Türe stehn.  
Du spürst die Kühle von den Bergen wehn.  
Du frierst ja, Mutter. Dennoch weichst Du nicht.

Du schaust mir nach, der in die Nacht enteilt,  
In dunklen Schicksals ungewisse Frist,  
Mit einem Lächeln, das nur Weinen ist,  
Mit einem Schmerz, den kein Vertrauen heilt.

Ich sehe Dich in Deiner Liebe Licht  
Im Zittern Deiner weissen Haare stehn.  
Du spürst die grosse dunkle Kühle wehn —

Und langsam, langsam senkt sich Dein Gesicht.  
Noch immer leuchtet fern der Kerze Schein —  
Du frierst ja, Mutter... Mutter — geh hinein...

\*\*\*

## LXXIII

### VISION EN RÊVE

Tu as si longtemps évité de m'apparaître en songe,  
Toi si tôt fanée. Aujourd'hui, tu étais là,  
Aussi jeune, aussi intacte, aussi étrangement proche  
Qu'autrefois, quand pour la première fois nous nous quittâmes.

Cette nuit-là, comme elles flamboyaient, les étoiles,  
Comme le monde semblait plein de bonheur. Il y a si longtemps !  
Comme elles te devinrent difficiles, tes jeunes années !  
Comme elle m'entraîna loin, la vie, aux quatre coins du monde !

Maintenant tu viens m'éprouver en rêve. Il n'y avait plus  
Ni douleur ni tristesse dans celui-ci —  
Tu hoches la tête, tu murmures : Es-tu guéri, à présent ? —

Je suis couché, silencieux. Mon cœur bat paisiblement.  
Ce qui reste est ma gratitude. Que cette gratitude s'en aille  
Là-haut — sur ta tombe — en Engadine...

### LXXIII TRAUMGESICHT

Du hat so lange mich im Traum gemieden,  
Du früh Verblichne. Heute warst Du da,  
So jung, so unzerstört, so seltsam nah,  
Wie damals, als zum ersten Mal wir schieden.

Wie loderten in jener Nacht die Sterne,  
Wie schien die Welt voll Glück! Wie lang ists her!  
Wie wurden Dir die jungen Jahre schwer!  
Wie trieb es mich hinaus in alle Ferne!

Nun prüfst Du mich im Traum. Es ist kein Schmerz  
Und keine Trauer mehr in mir gewesen —  
Du nickst und flüsterst: Bist Du nun genesen —

Ich liege still. In Ruhe schlägt mein Herz.  
Geblieden ist ein Dank. Der Dank soll ziehn  
Hinauf — zu Deinem Grab — ins Engadin...

### LXXIX VAL TUOI

Des cimes du bonheur, sur le Piz Buin,  
Notre randonnée nous conduisit à travers le Val Tuoi  
Par de doux alpages où bruissaient des ruisseaux,  
Par une forêt d'arolles qui descendait vers l'Engadine.

Je le sentais s'enfuir, le temps du bonheur,  
Aussi évanescent que l'air transparent du matin,  
Aussi évanescent que le parfum suave des prés —  
Contemplant la glace et les rochers, je me retournai, songeur.

Ne serait-ce pas une belle manière de finir mes jours  
Que de me laisser tomber là-haut dans la neige molle,  
Buvant une dernière fois l'éclat du soleil,

Et de m'endormir sans nul désir, sans nulle plainte ? —  
Nous reprenons notre chemin. Je repense en silence  
Au Val Tuoi — aux cimes, à la mort, au bonheur.

## LXXIX VAL TUOI

Vom hohen Gipfelglück des Piz Buin  
Im Val Tuoi zog unsre Wanderspür  
Durch weicher, bachdurchrauschter Almen Flur,  
Durch Arvenwald hinab ins Engadin.

Ich fühlte, wie die Zeit des Glücks entrann,  
So flüchtig wie des Morgens klare Luft,  
So flüchtig wie der Matten süsßer Duft —  
Ich sah zurück auf Eis und Fels und sann.

Wärs nicht ein schöner Schluss für meine Tage,  
Dort oben mild in weichen Schnee zu sinken,  
Zum letzten Mal der Sonne Schein zu trinken,

Und einzuschlafen ohne Wunsch und Klage —  
Wir wandern fort. Ich denke still zurück  
Ans Val Tuoi — an Gipfel, Tod und Glück.

Albrecht Haushofer, *Sonnets de la prison de Moabit, 1944-1945*, traduit de l'allemand et présenté par Jean-Yves Masson, 2019, 208 p., 20€, pp. 46/47, 66/67, 152/153 et 164/165.

## Notes

### XX

**Les triolets palpitants de l'opus deux** : l'opus 2 est composé des trois premières sonates pour piano de Beethoven, écrites en 1795 et toutes trois dédiées à Haydn. La mention des « triolets palpitants » indique qu'il s'agit ici de la troisième sonate (en ut majeur) de cet opus.

**La grande artiste aux cheveux blancs** : Albrecht Haushofer eut pour professeur de piano à Munich la comtesse Berta von Sztáray.

### LXXIII

**Toi si tôt fanée** : Albrecht Haushofer s'adresse ici à la romancière et journaliste Annemarie Schwarzenbach, née en 1908 à Zurich, morte accidentellement en 1942 à Sils, en Engadine. D'une grande beauté, celle que Thomas Mann appela un jour « l'ange inconsolable » est aujourd'hui bien connue du public français grâce aux biographies qui lui ont été consacrées, ainsi qu'aux nombreuses traductions de ses romans, nouvelles et récits de voyage (*La Vallée heureuse*, *Nouvelle lyrique*, *La Mort en Perse*, *Orients exils*, *Le Refuge des cimes...*). Albrecht Haushofer la rencontra en 1923 et, quelque temps plus

tard, lui proposa de l'épouser. Annemarie Schwarzenbach, qui préférait les femmes, refusa (elle devait tout de même épouser le diplomate français Claude Clarac à Téhéran en mai 1935, essentiellement pour obtenir un passeport français), mais ils restèrent liés d'une très forte amitié. La proposition de mariage d'Albrecht Haushofer n'était sans doute pas étrangère au fait que sa propre orientation sexuelle lui paraissait compatible avec celle d'Annemarie, dans le cadre d'une union reposant davantage sur la complicité amicale que sur une relation amoureuse. Il vécut en tout cas à ses côtés quelques-unes des heures les plus heureuses de sa vie. C'est une de leurs promenades en montagne qui est évoquée plus loin, dans l'avant-dernier sonnet du cycle (« Val Tuoi »).

#### LXXIX

**Val Tuoi :** ce sonnet est un autre souvenir de la passion d'Albrecht Haushofer pour Annemarie Schwarzenbach, déjà évoquée dans le sonnet LXXIII. Le décor est ici celui du canton des Grisons : le Piz Buin (en romanche, « tête de bœuf ») est l'un des plus hauts sommets (3312 m) du massif de Silvretta. Il marque la frontière avec l'Autriche. En romanche, « Tuoi » veut dire « abri » ou « étable ».